

Michel Foucault
Penser autrement

Frances Fortier

Number 38, December 1989, January–February 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19730ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortier, F. (1989). Michel Foucault : penser autrement. *Nuit blanche*, (38), 28–30.

Michel Foucault

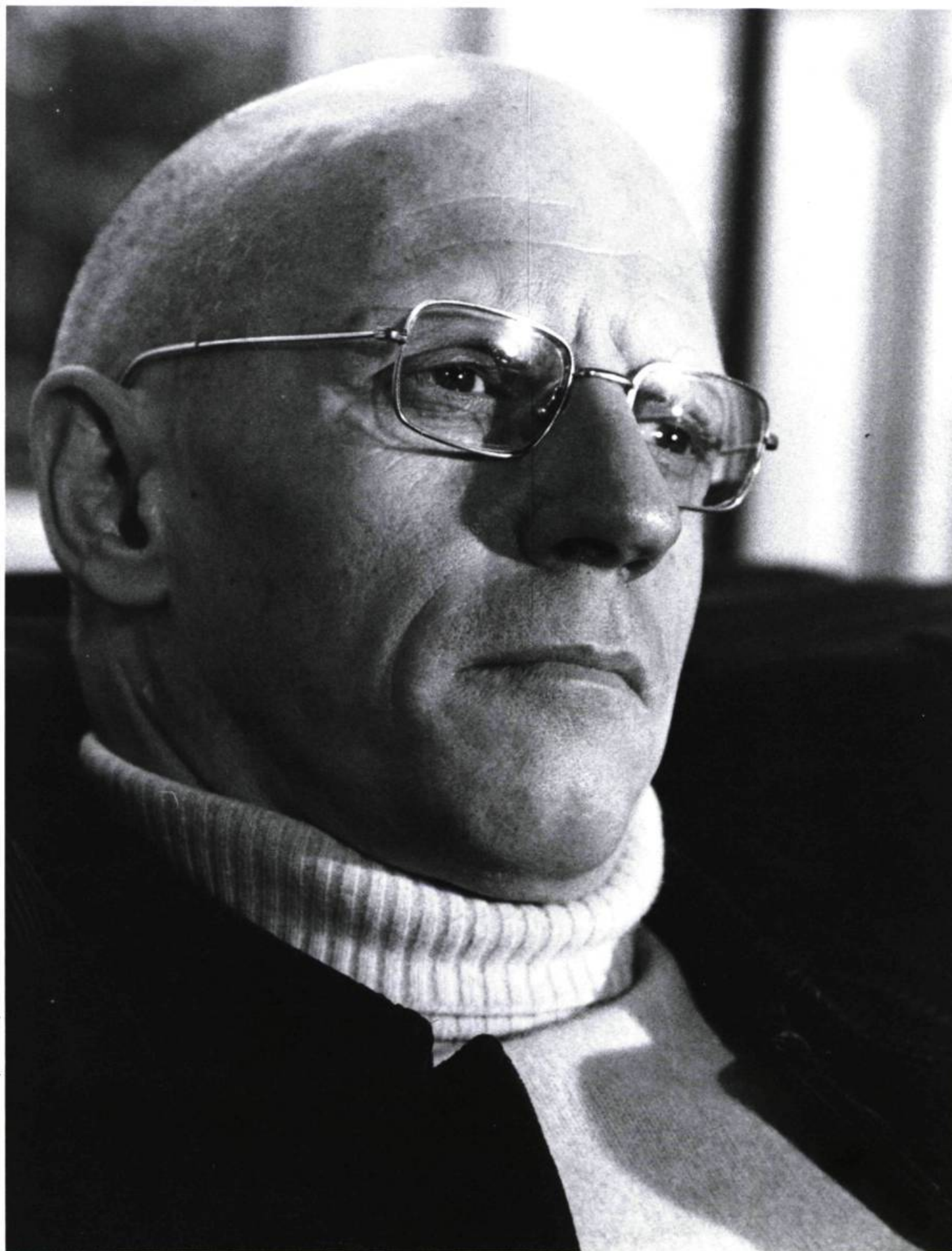


photo : Jacques Robert N.R.F. DMR Inc.

Michel Foucault

Penser autrement

Baudrillard disait de Foucault qu'il était le dernier grand dinosaure de la modernité. De la génération des Barthes, Deleuze, Derrida et Lyotard, Michel Foucault figure à l'avant-scène de la pensée française depuis plus de vingt ans. Associé à l'avant-garde littéraire par sa participation à *Tel Quel*, dénoncé par tous les humanistes horrifiés pour avoir proclamé la mort de l'homme, encensé par les sociologues de gauche pour ses dénonciations du pouvoir, Michel Foucault s'inscrit au cœur du questionnement moderne. Depuis son décès, en 1984, on interroge plus avant son œuvre. Le jugement demeure cependant suspendu. Deux parutions récentes, une biographie de Didier Eribon, *Michel Foucault 1926-1984*, et la publication des actes d'un colloque international, *Michel Foucault philosophe*, tentent de faire le point sur le personnage et sa pensée.

Qui est Michel Foucault ? Qui est donc ce penseur hétérodoxe pourfendeur de clichés, qui œuvre aux confins de la sociologie, de l'art, de l'histoire et de la philosophie ? Un écrivain hybride, à l'écriture foisonnante qui analyse la folie, la prison, la sexualité ; qui commente les productions culturelles de son temps ; qui réfléchit sur le pouvoir du savoir ; qui interroge l'actualité en regard du passé. Et n'a de cesse de fustiger la Norme. Au centre de tous les combats, successivement contre la phénoménologie, contre l'existentialisme, contre les sciences humaines, contre la psychanalyse lacanienne, puis contre le marxisme, qu'il qualifie de savoirs normés, Foucault a bouleversé le paysage intellectuel moderne et créé autour de son œuvre de multiples dissensions.

Un journaliste du *Nouvel Observateur*, Didier Eribon, a entrepris de faire le point sur cet homme, que l'on qualifie parfois de penseur de ce siècle. La biographie qu'il publie, *Michel Foucault 1926-1984* (Flammarion, 1989) n'a rien du dithyrambe vaguement potinier qui s'avère souvent la loi du genre. Le biographe construit son personnage autour de l'être social : le portrait esquissé se veut moins intellectuel que politique, plus académique qu'intime. L'*homo academicus* qu'est Foucault emprunte un parcours des plus classiques : études à Normale Sup, enseignement en province, épisode à Vincennes puis, le grand aboutissement, Le Col-

lège de France. Entretemps des luttes, des intrigues, des mesquineries, bref tout le portrait de l'institution universitaire française, avec les solidarités indéfectibles de son réseau normalien. Eribon a accès à nombre de documents inédits, qui montrent Canguilhem et Dumezil comme les artisans de ce produit haut de gamme que deviendra Foucault. Sa vie privée tient en quelques phrases : il détestait son père, acceptait mal son homosexualité, eut quelques passions amoureuses dont l'une dura plus de vingt ans, des amitiés solides, entre autres avec Simone Signoret. Il aimait les Jaguars, le loden vert et le soleil californien. Et se passionnait de musique et de théâtre.

Dandy ou intello ?

Le texte n'insiste pas tant sur les paradoxes que sur la complexité du personnage. Bourreau de travail, Foucault passait des mois entiers à la Bibliothèque Nationale, à examiner des archives, le matériau premier de son œuvre. Il émigrera plus tard à la Bibliothèque du Saulchoir, devenue depuis le Centre Foucault. Le regard du biographe va rarement plus avant : chacun des ouvrages de Foucault donne lieu non pas à une interprétation, mais à des révélations sur leur contexte éditorial. La mise en rapport des diverses réceptions critiques donne moins à lire le cheminement d'une pensée que le réseau de clans institutionnels tressé autour du personnage. Le même procédé jouera pour toutes les autres activités de Foucault :

toujours s'esquisse, en filigrane, le portrait, non pas de l'homme, mais de l'époque qui l'a permis. On le verra directeur de la Maison de France à Uppsala, où il enseigne surtout le théâtre contemporain. On le suivra à Varsovie, puis à Hambourg. De retour à Paris, il travaillera, à titre de psychologue, à l'Hôpital Sainte-Anne et à la prison de Fresnes. Le Fouk's, comme ses amis le nomment, enseignera la psychologie à l'École normale supérieure, à la demande d'Althusser, puis à Lille. En mai 1968, il est en Tunisie ; le biographe rétablit ici les faits. Foucault ne peut, en aucun cas, être considéré comme l'instigateur du mouvement contestataire : tout au contraire, il aurait participé à la commission gouvernementale qui proposait la réforme de l'enseignement. Viendront ensuite les grandes années d'activisme. Foucault met sur pied, avec Vidal-Naquet, Domenach et Defert, le GIP, groupe d'information sur les prisons, qui entend redonner la parole aux prisonniers. Il sera aussi, avec Maurice Clavel, de la naissance de *Libération*, le quotidien qui donnera enfin « la parole au peuple ».

On l'aura vu encore à l'entrée de l'usine Renault, aux côtés de Sartre ; en Espagne avec Montand pour protester contre le fascisme ; puis avec Bernard Kouchner, de l'organisation Médecins du Monde. En 1978, il sera en Iran et signera, pour un quotidien italien, une série de reportages sur la révolution en cours. Où il saura mal se dégager de la fascination qu'exerce ▶

sur lui le personnage mythique de Khomeyni. Après cette *erreur*, qu'on lui reprochera violemment, Foucault délaissera le journalisme pour revenir à sa réflexion. Encore quelques prises de position sporadiques : avec Bourdieu, contre le coup d'état en Pologne, qui l'opposera au nouveau gouvernement socialiste de Mitterrand ; puis, avec Kouchner encore, pour prendre en charge l'organisation du prochain « bateau pour le Viet-Nam ». Simultanément, d'autres voyages, plus académiques : au Brésil, à Tokyo, à New York et Berkeley.

Au piège du discours ?

Le parti pris de respect du biographe est irréductible : en digne émule de Foucault, Eribon insiste pour montrer, sans l'interpréter, cette existence fragmentée, volontiers cloisonnée. À travers Foucault, c'est toute une époque qui se révèle, dans ses combats, ses erreurs, ses engouements, ses contradictions. Profondément inscrit dans un tissu social qu'il contribue à déstabiliser, Foucault reste pourtant insaisissable : seul demeure le portrait d'un questionneur subversif. Et c'est précisément là que réside la qualité de cette biographie.

Foucault écrivait, dans *Surveiller et punir*, à propos des récits biographiques : « Cette mise en écriture des existences réelles n'est plus une procédure d'héroïsation ; elle fonctionne comme procédure d'objectivation et d'assujettissement. » (p. 193)

Foucault est-il devenu objet, un objet assujéti aux discours de savoir que l'on tient désormais sur lui ? Lui qui dénonçait le pouvoir du discours, le voilà pris dans les rets du discours. Car, coïncidence éditoriale ou récupération par l'institution, vient de paraître, en même temps que sa biographie, un *Michel Foucault philosophe*, qui regroupe des études sur Foucault présentées lors d'une rencontre internationale tenue à Paris les 9, 10, 11 janvier 1988. L'entreprise d'héroïsation, négligée par la biographie, donne ici sa pleine mesure. L'ouvrage est publié aux éditions du Seuil, dans la collection « Des travaux ». Un feuillet, signé entre autres par Foucault, précise que cette collection a pour but avoué de départager les ouvrages d'opinion des ouvrages savants et entend soustraire ces derniers aux circuits de la grande consommation.

La candeur (factice ?) des intentions a de quoi étonner : s'agit-il

ici d'une motivation éthique, qui ne peut tolérer la trahison de la pensée, ou, plus prosaïquement, d'un embourgeoisement de la culture de gauche ? Mis à part ces considérations, l'ouvrage est fascinant et ce, à plusieurs égards. Sa facture, qui présente chacune des conférences suivie des commentaires qu'elle suscite, permet la saisie immédiate des enjeux. De fait, l'ouvrage met en lumière l'irréductibilité des clivages *nationaux* auxquels la pensée foucauldienne donne lieu : les lectures allemandes, françaises, italiennes, anglo-américaines et orientales de son œuvre s'y révèlent quasi inconciliables. Par ailleurs, la multiplicité des approches, philosophiques, stylistiques, sociologiques ou éthiques, sanctionne la valeur de l'entreprise : l'œuvre y apparaît inépuisable.

Mille et une interprétations

Les questionnements qu'elle suscite m'apparaissent relever de quatre ordres. La question du rapport à la philosophie, la plus prégnante en même temps que la plus traditionnelle, et qui faisait à elle seule l'objet de toutes les études foucauliennes jusqu'à une époque récente, est ici reprise, mais sur d'autres bases. On cherche encore la parenté avec Nietzsche, mais on élargit la question à Merleau-Ponty, Marx, Freud, Lacan. Un indéfectible marxiste (le dernier ?) entend même prouver, contre les dénégations même de Foucault, sa position résolument marxiste. Un consensus persiste cependant, à savoir que l'entreprise foucauldienne est d'abord vouée à une reconsidération de l'activité philosophique. Seule la parenté avec Heidegger, démontrée par Dreyfus, le plus prestigieux de ses lecteurs américains, sera contestée avec véhémence par l'auditoire. Culture oblige ? Les lectures plus *immanentes* du texte foucauldien, son interrogation intrinsèque, s'articulent selon plusieurs pôles ; toutes, cependant, essaient de systématiser les enjeux de chacun des ouvrages. Les plus intéressantes, à mon sens, sont celles qui déplacent l'œuvre du côté de la littérature, ou discutent de son concept de discours. D'autres études tentent, à travers l'œuvre, une généalogie de la notion de bio-pouvoir. Une voix divergente dénonce les incohérences et en cherche la logique ; Rainer Rochlitz précise néanmoins que « la grandeur de Foucault est de ne pas avoir dissimulé ces contradictions » (p. 298). D'autres travaux présentent

des applications de la méthode foucauldienne. La plus intrigante — parce que la plus saugrenue — est celle qui tente une phénoménologie de la spiritualité islamique à l'aide des concepts foucauliens. Le questionnement éthique de l'entreprise foucauldienne, appelé par ses derniers ouvrages, m'apparaît la piste la plus novatrice. Les études qui y renvoient colorent l'ensemble de l'œuvre d'une lumière différente ; la plus articulée sera celle qui démontre la conception libérale de l'individu chez Foucault. Ici encore, une voix s'oppose : Pierre Hardot, après avoir dénoncé les interprétations foucauliennes des pratiques de soi chez les stoïciens, s'inquiète du fait que « M. Foucault ne propose une culture du soi trop purement esthétique, c'est-à-dire, je le crains, une nouvelle forme de dandysme, version fin du XX^e siècle » (p. 267). Devrions-nous abandonner à l'Histoire le soin de trancher ?

De tous ces questionnements, le grand débat de la modernité ou de la postmodernité demeure absent. Cette polémique qui, hier encore, était de toutes les publications, semble ne plus inquiéter la critique foucauldienne. S'il est une conclusion à tirer de ce dernier ouvrage, c'est bien que tout reste encore à faire. Chez Foucault, la façon de *penser autrement* continue d'interpeller. La diversité des études, leur dynamisme comme leur actualité inscrivent l'œuvre de Foucault parmi les défis à relever. ■

Frances Fortier

Michel Foucault a publié plusieurs titres ; n'en mentionnons que quelques-uns : *Histoire de la folie à l'âge classique*, Plon, 1961 (Gallimard, 1972) ; *Naissance de la clinique*, PUF, 1963 (PUF, coll. « Quadrige », 1988) ; *Raymond Roussel*, Gallimard, 1963 ; *Les mots et les choses*, Gallimard, 1966 ; *L'archéologie du savoir*, Gallimard, 1969 ; *L'ordre du discours*, Gallimard, 1970 ; *Surveiller et punir*, Gallimard, 1975 et *Histoire de la sexualité* : tome I — Volonté de savoir ; tome II — L'usage des plaisirs ; tome III — Souci de soi, Gallimard, 1976 et 1984.